

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 15

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que fut pour le grand musicien la surdité qui ferma peu à peu son oreille à tous les bruits humains. Replié sur lui-même il écouta monter des profondeurs de son âme la grande voix de son génie, et connut ce martyre d'écrire, entre les lignes des portées musicales, des signes dont il ne put pas entendre la réalisation sublime par la voix des hommes et des instruments. Savoir que son cœur avait saigné goutte à goutte les sublimités du 15^e quatuor et ne pouvoir, comme ses plus humbles auditeurs, s'abreuver avec extase à ce calice de sublimité ! Etre sourd, c'était là le plus terrible fléau que la Fatalité, si riche en malheurs, réservait au plus grand des musiciens.

Dans l'œuvre de M. René Fauchois, il n'y a guère qu'un rôle. M. Desjardins en est chargé et s'acquitte de son mieux de sa lourde tâche. Il est intelligent, conscientieux, mais manque de lyrisme. Et puis une perruque en broussailles, des pâtes, des crayons et de la poudre ne parviennent pas à composer le masque admirable et terrible de Beethoven ; on ne peut oublier à aucun instant que derrière ce maquillage il n'y a qu'un comédien.

L'orchestre Colonne joue comme introduction et intermèdes à ce drame les ouvertures de *Coriolan* et de *Léonore* et l'*Allegretto* de la 8^e symphonie. Au cours de l'œuvre quelques fragments, j'allais dire quelques miettes, des 2^e, 5^e et 9^e symphonies et du 10^e quatuor servent de musique de scène et ne m'ont pas toujours paru s'adapter justement aux situations qu'ils accompagnent. Ce concert a l'avantage de faire entendre un peu de musique de Beethoven à un public qu'elle n'attirerait peut-être pas à l'Odéon, si elle était le seul attrait de la soirée, et il est permis d'espérer qu'après en avoir ressenti une profonde émotion, quelques spectateurs en emporteront le désir de connaître mieux l'œuvre de celui dont cette pièce a permis de leur révéler l'œuvre haute.

L'ouvrage est mis à la scène avec le soin coutumier à M. Antoine, mais il me semble qu'à l'apparition des neuf symphonies, venant consoler leur père, il eût été facile de composer un tableau plus poétique que celui où l'on nous montre les neuf sœurs immobiles au fond de leurs niches, comme des statues alignées sous le portique d'une église ou plutôt rangées comme des livres sur le rayon d'une bibliothèque. Et je n'aime pas non plus le geste final de Beethoven, se relevant de son fauteuil d'agonie pour battre dans l'air à un invisible orchestre une mesure suprême. Ce sont là des artifices de théâtre à la *Cyrano*, qui ne conviennent pas à la grande figure de Beethoven. D'ailleurs était-il possible de représenter ce génie avec des moyens littéraires aux yeux de ceux qui gardent dans leur cœur un écho, si modeste soit-il, de sa Musique ?

VICTOR DEBAY.

La Musique en Suisse.

Suisse romande.

Qu'il s'agisse d'œuvres, qu'il s'agisse d'hommes, le pire est bien — dans le domaine de l'art — le manque de personnalité. Or ce reproche ne saurait atteindre ni les grands virtuoses (MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno), ni l'œuvre immense (Symphonie en *ut* mineur de G. Mahler) qui dominèrent notre quinzaine musicale de leur puissant intérêt. Et c'est là peut-être la raison profonde de l'attraction qu'œuvre et virtuoses exercent sur le public. Attraction durable ? Je ne sais ; mais, quelle qu'elle soit, tout me porte à croire qu'elle n'est point une preuve du génie du compositeur ou des interprètes, qu'elle est bien plutôt l'indice d'un ferme vouloir de l'un comme des autres, le signe évident qu'une « personnalité » s'est manifestée pleinement.

Loin de moi l'idée de rouvrir aujourd'hui une discussion sur la II^e symphonie de Gustave Mahler, discussion que je n'aurais ni le loisir, ni la faculté (au point de vue de l'espace nécessaire) d'établir sur des bases assez larges. Il me sera permis cependant de remarquer que la plupart des critiques qui se sont épris de cette œuvre — et, en premier lieu, M. W. Ritter lui-même — semblent confondre absolument l'intérêt, même passionné, qu'elle peut offrir en tant qu'expression d'une individualité originale et puissante, et la valeur intégrale qu'elle représente en tant qu'œuvre d'*art*, détachée de la personne de son auteur. C'est de l'œuvre en soi, non pas de M. Gustave Mahler, de l'œuvre faite de grandeur et de petitesse, de sincérité et de « fumisterie », de splendeur radieuse et d'obscurité qu'il pourra être intéressant de reparler quelque jour. Contentons-nous, pour le moment, de dire que M. B. Stavenhagen fut acclamé après l'exécution, du reste meilleure que la précédente au Théâtre, et que l'on fêta

dans ce même concert M^{me} Wiegand-Dallwigg (alto) et l'admirable interprète des cinq *Poèmes* de Rich. Wagner (orchestrés par F. Mottl) : M^{me} Marie-Louise Debogis.

Avec MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno — dont la tournée en Suisse fut vraiment triomphale —, nous touchons de nouveau à l'un des problèmes les plus graves et les plus vastes de l'esthétique musicale, celui de l'interprétation. On se rappelle sans doute l'article qu'à propos d'Eug. Ysaye, M. E. Jaques-Dalcoze consacra récemment à la « Trrradition » à laquelle il fit passer un mauvais quart d'heure ! On a lu les éloges dithyrambiques de nos critiques les plus en vue, dont l'un achève son apothéose presque sans restriction en empruntant à P. Bourget ces vers grandiloquents :

Des forts lutteurs, toujours pensifs et sérieux,
Qui chérissent le Beau d'une immense tendresse.

Je ne reprendrai pas à mon tour les programmes assez inégaux — bien qu'ils renfermassent des sonates pour piano et violon de Mozart, Beethoven, Schumann et César Franck puis, pour piano, le *Carnaval de Vienne* de Rob. Schumann et une série de Chopin — des concerts de Genève, Lausanne, Vevey, Montreux, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds (où M. Ernest Lochbrunner remplaça très habilement M. R. Pugno, presque au pied levé), etc. Je voudrais plutôt, fût-ce même un peu brutalement, jeter le trouble dans les âmes naïves qui ne soupçonnent même pas l'existence des problèmes angoissants, — trouble bienfaisant, puisqu'il incite à la recherche des ultimes solutions. Or, lisez !

Tandis que M. Ed. C. écrit, dans la « Gazette de Lausanne » :

« Des soli de violon, le plus empoignant a été certes l'*Aria*, de Hændel. La muse d'Ysaye n'est pas une froide déesse de marbre, que l'on admire sans songer à l'étreindre : c'est une créature de chair et de sang, qui vibre à l'unisson de notre humanité. Aussi Hændel joué par le maître belge est-il aussi jeune, aussi vivant que le dernier venu des contemporains. Il nous fait comprendre le caractère éternel de la beauté. Mais si beaux qu'aient été les soli, ils ont été rejetés dans une ombre relative par les deux sonates pour piano et violon qui encadraient le concert. Celle de Schumann a été de la première à la dernière note un enchantement : c'était Schumann ressuscité, évoqué et dressé devant nous ; pendant une demi-heure, nous avons communiqué avec cette âme aimante et douloureuse. »

Et Franck, enfin. Sa sonate en *la*, qui est peut-être son chef-d'œuvre, vit sous les doigts d'Ysaye et de Pugno avec une extraordinaire intensité. Bref, ce fut une belle, une radieuse soirée, dont ceux qui y assistaient garderont longtemps avec émotion le souvenir. »

M. Léon Vallas, lui, ne craint pas d'affirmer, dans la « Revue musicale de Lyon » :

« L'audition de M. Ysaye, si elle n'a pas irrité les musiciens... leur a pourtant apporté une grande déception. Qu'est donc devenu le grand Ysaye d'autrefois ? Hélas ! comme tant d'autres virtuoses, il en est arrivé peu à peu à oublier les musiciens dont il interprète les œuvres et à considérer que la recherche du succès du virtuose doit passer avant le souci de l'interprétation juste et honnête. Ce n'est pas d'hier que date la fâcheuse mentalité de M. Ysaye. Il y a plusieurs années déjà que le grand artiste d'il y a quinze ans tend chaque jour vers le plus détestable cabotinage. Lundi, cette constatation s'imposa fortement à l'esprit de tous les amateurs non aveuglés par le snobisme. M. Ysaye n'est plus un interprète plein de talent et de conscience ; il n'est qu'un violoniste impeccable, un merveilleux virtuose. Quel sans-gêne ne manifesta-t-il pas dans l'exécution d'une sonate de Schumann ! Les thèmes fiévreux de l'ardent musicien se transformèrent en calmes et indifférentes mélodies ; tous les mouvements se muèrent en impossibles andantes... Et si la sonate de Franck fut un peu plus respectée, que de remarques ne pourrait-on apporter à propos du finale dont le canon paisible et exquis fut défiguré par des accentuations déplorables ! Que dire aussi du programme choisi par M. Ysaye : une paraphrase sur *Siegfried*, jouée d'ailleurs d'une façon très prenante, et un *Feuillet d'album* de Wagner dans une transcription ! »

Sans différer aussi totalement, les opinions sur M. Raoul Pugno sont loin de s'accorder. Et tandis que M. L. Vallas s'exclame, en parlant du *Carnaval de Vienne* : « exécution étourdissante, interprétation merveilleuse », — un mien ami qui connaît et qui aime son Schumann comme peu de musiciens l'aiment et le connaissent, disait d'un air navré : « Si Clara Schumann avait été là, elle aurait quitté la salle en pleurant ! »

Je me suis promis de ne pas conclure, aujourd'hui du moins, — et je m'attarde trop, car voici encore quelques concerts à mentionner : à Genève, le « Concert du Vendredi-Saint » que M. Otto Barblan donne toujours avec le talent et la scrupuleuse conscience artistique qu'on lui sait (au programme d'admirable tenue, pas une « tache » et, comme exécutants, M^{me} C. Landi, le « Petit Chœur », MM. O. Barblan et B. Nicolaj, c'est tout dire) ; les VIII^e et IX^e séances du *Trio suisse*, consacrées en majeure partie à la musique française, sonates d'Albéric Magnard, de L. Vierne, de Jean Huré, *Suite* pour piano et violon du distingué musicien qu'est M.

L. de Flagny, trio de V. Vreuls, le directeur du Conservatoire de Luxembourg ; puis une nouvelle audition de *La Veillée de Jaques-Dalcroze*, organisée par l'« Union pour l'art social » ; des séances d'élèves du Conservatoire, de M^{me} E. Morhange, etc. — A Yverdon, l'exécution seulement signalée dans une précédente chronique, du *St-Paul* de F. Mendelssohn. Les chœurs que dirige M. Paul Benner s'y montrèrent, nous dit-on, de beaucoup supérieurs à l'orchestre, et, parmi les solistes, M^{mes} Welti et Nahm et M. Denizot se firent remarquer par leur belle voix et leur interprétation musicale. — A Montreux, les « Concerts symphoniques » de M. F. de Lacerda continuent à offrir des programmes de choix où je relève encore quelques premières auditions : un concerto de flûte (M. H. Vehrke) de Mozart, un *Adagio* pour violoncelle (M. A. Schuyer) et orchestre de Guy Ropartz, l'ouverture d'*Agrippina* de Händel, un *Concerto grosso en fa majeur* de Corelli, l'*Angelus* pour orchestre d'archets de Fr. Liszt. — A Lausanne enfin, M. A. Harnisch a donné sur l'orgue de St-François son concert, désormais traditionnel du Vendredi-Saint : *Une heure au pied de la Croix*. Il a joué du Händel, du Bach, du Barblan et du Grabert, puis improvisé en bon musicien sur le choral « O Christ, j'ai vu ton agonie », tandis que M^{me} E.-R. Blanchet chantait de sa belle voix un fragment des *Béatitudes* de Franck et un cantique de Beethoven, tandis qu'aussi le « Chœur de dames » fondé et dirigé par M^{me} E. de Gerzabek, interprétait de façon un peu inégale du Bach et des motets de Palestina, Lassus et Vittoria. C'est M^{me} E. de Gerzabek également que nous trouvons au XXVIII^e concert symphonique populaire, mais cette fois comme pianiste, dans le concerto en *mi bémol* majeur de Beethoven. Chacun sait de reste le talent et l'énergie de l'excellente musicienne lausannoise. Grâce à elle, la dernière soirée beethovenienne qui comprenait l'audition complète des seize fragments du « ballo serio » : *Gli Uomini di Prometeo* (une expérience à ne pas tenter trop souvent !) et la 3^{me} ouverture de *Léonore*, a pu être parachevée. On aura donc entendu huit symphonies, six ouvertures, deux concertos, deux musiques de ballet, un air vocal. Au cours de l'audition précédente, M^{me} Nadia de Stackelberg, extrêmement fêtée, avait interprété le concerto d'Edv. Grieg...

En convoquant les fidèles auditeurs des « mercredis » à la soirée d'hier qui fut la dernière, et la dernière dirigée par M. Alonso Cor de Las, l'un de nos confrères affirme que « tout le monde voudra assister à ce concert, pour s'approvisionner de belle musique à cette fin de saison... ». Je crois, pour ma part, que ce bon public au lieu de songer à « s'approvisionner », n'aura qu'une idée : secouer tout ce qu'il a entendu au cours de l'hiver ! Pour cela nous allons le voir se précipiter en foule à la « saison » d'opérette que M. Bonarel ouvre demain... et en avant *La Mascotte*, *Le Petit Duc*, *Les Cloches de Corneville*, *Rip*, *La Poupée*, *Miss Helyett*, *Le Cœur et la Main*, *Le Grand Mogol*, *Boccace*, *La Cicale et la Fourmi*, *Les Saltimbanques*, *La Périchole*, *Gillette de Narbonne*, *Les Mousquetaires au Couvent*, etc., etc.

Parlons, ah ! oui parlons d'éducation artistique, de progrès, d'idéal ! Et pourquoi pas, en définitive, si la foi doit un jour nous sauver.

G. H.

Suisse allemande.

10 mars. — La série des concerts d'abonnement de Winterthour s'achève en beauté sur la IV^e symphonie (*mi mineur*, op. 97) de J. Brahms et la grande ouverture de *Léonore* (III) de Beethoven, que M. le prof. Dr Radecke dirige avec un soin tout particulier. Le soliste n'était autre que M. C. Flesch, l'admirable violoniste (M. Bruch, concerto en *sol mineur* ; Paganini, premier mouvement du concerto posthume en *ré majeur*, dit op. 6 ; Bach, fragments de la II^e sonate pour violon seul).

11 mars. — Le « Konzertverein » de St-Gall célèbre à son tour la mémoire de F. Mendelssohn-Bartholdy, dans son VIII^e concert d'abonnement, avec le concours d'un chœur de dames et de M. F. Hirt, violoniste, de Munich. Au programme que M. Alb. Meyer conduit avec amour : la musique du *Songe d'une Nuit d'été*, le concerto de violon et l'ouverture de la *Grotte de Fingal*.

13 et 14 mars. — Avec le concours d'une armée de solistes et de collaborateurs, M. J. Castelberg dirige les deux concerts du jubilé cinquantenaire du « Frohsinn » (société chorale d'hommes) de Glaris. Le programme porte entre autres la *Double fugue* pour orgue (avec trompettes et trombones) de Fr. Klose et l'oratorio *Saul* de G.-Fr. Händel. N'y a-t-il pas

entre ces deux œuvres une sorte de convenance réciproque qui, en dépit de leur diversité et de la distance des époques, leur permet de servir en quelque mesure de piliers à un seul et même édifice musical ? A propos de ces concerts, fort bien réussis, on rappelle les noms des directeurs successifs de la société : Emile Leopold (1859-1866), Christian Schnyder (1866-1874, qui vit encore, à Lucerne, et sauf erreur est le grand-père maternel de M. E.-R. Blan- chet), Eug. Dieffenbacher (1874-1892), Franz Rasenberger (1892-1894, actuellement à Elbing), Casimir Meister (1894-1898, maintenant à Soleure), Henri Zwicky (1898-1906, émigré en Amérique) et Joseph Castelberg.

16 mars. — Pour la dernière fois, à Berne, la séance de musique de chambre de la « Société de musique » avait lieu au Théâtre, — personne ne se plaindra du changement de local, surtout si l'aménagement intérieur du nouveau « Casino » correspond à l'aspect imposant de l'extérieur ! Entre le trio en *mi bémol* de Brahms, pour piano, violon et cor, et un quatuor d'archets de Beethoven (op. 59, en *ut majeur*), M. Fritz Brun donna une exécution remarquable de la *Fantaisie chromatique et fugue* de J.-S. Bach et ajouta au programme le charmant *Rondo* en *la mineur* de Mozart. — Le X^e et dernier concert d'abonnement de Zurich s'est terminé sur les sonorités toujours jeunes de l'ouverture d'*Oberon*, de Ch.-M. de Weber. La symphonie de Mozart connue sous le nom de *Jupiter*, avait ouvert la soirée où triompha une fois encore M. Carl Flesch (concerto de Brahms, sonate de P. Nardini).

19 mars. — **Winterthour** a son premier concert symphonique populaire, et **Soleure** inaugure une série de représentations fort réussies de *Zar und Zimmermann* de Lortzing, sous la direction de M. Casimir Meister. Les chœurs s'y montrèrent surtout remarquables et parmi les acteurs on distingua particulièrement M^{me} M. Bodenehr, tout à fait dans son élément, et MM. P. Jwanow et Dürr. La régie était conduite avec beaucoup d'habileté par M. E. Glutz... Il reste seulement à savoir si l'œuvre choisie méritait un tel effort ?

21 mars. — Le II^e concert d'abonnement du « Cæcilienverein » d'Aarau était consacré tout entier à Hector Berlioz, ce qui n'empêche que le programme, composé en majeure partie de fragments d'œuvres (*Enfance du Christ*, *Damnation de Faust*, *Symphonie fantastique*, *Sarah, la baigneuse*, etc.), était assez hétéroclite. — Le même jour, à Herisau, M. G. Haug dirigeait une exécution très bien préparée de l'œuvre chorale la plus exquise de Rob. Schumann : *Le Paradis et la Péri*. Solistes : M^{les} J. Dick et E. Häusermann, MM. Flury et E. Meyer.

22 mars. — Le chœur de dames de la « Société des concerts » de Lucerne donne pour la toute première fois un chœur, *Elfe*, de son directeur M. P. Fassbänder, et une série d'autres œuvres entre lesquelles deux jeunes débutantes se font entendre : M^{les} Ottilie Fischer (pianiste) et Hedwig Fassbänder (petite violoniste de onze ans, la fille du directeur de musique de la ville).

23 mars. — Le III^e concert symphonique populaire, à Zurich, rayonnait d'une beauté idéale : Beethoven, VI^e symphonie (*Pastorale*), Fr. Schubert, symphonie en *ut majeur*, l'œuvre adorable que Rob. Schumann découvrit un jour chez Ferdinand Schubert, le frère du maître, et dont F. Mendelssohn donna la première exécution il y a juste soixante-dix ans, le 22 mars 1839. — A St-Gall, dernière des séances de musique de chambre menées avec beaucoup de vie et d'entrain par l'excellent quatuor Studer qui a vraiment bien mérité de l'art.

25 mars. — A St-Gall encore, IX^e concert d'abonnement au programme duquel M. Albert Meyer — l'excellent musicien qui dirige les destinées artistiques de la ville — avait mis le prélude de *Tristan*, la petite légende de Sibelius : *Le Cygne de Tuonela*, et le *Don Juan* de Rich. Strauss, tandis que M. M. Pauer, le distingué pianiste de Stuttgart, jouait entre autres le concerto en *sol majeur* de L. van Beethoven.

28 mars. — Date riche en auditions musicales de valeur : Bâle donne dans un concert de bienfaisance (artistique autant que sociale !) la IX^e symphonie de Beethoven, précédée de la grande ouverture de *Léonore* et de l'air de soprano (M^{me} Joh. Dick, de Berne) de *Fidelio*. Les autres solistes : M^{me} Neumann-Weidele, MM. Sandreuter et Bœpple. Exécution superbe, cela va presque de soi, sous la direction de M. H. Suter, avec les forces réunies du « Gesangverein » et de l'orchestre de la « Société de Musique ». — Berne entend, dans un très beau concert du « Liederkranz-Frohsinn » (directeur M. E. Höchle), de nouveaux *lieder* de M. Othmar Schoeck chantés avec un charme poétique et une intensité de sentiment qui font de M. Rod. Jung l'un des meilleurs interprètes actuels du « lied ». — A Coire, exécution de *St-Paul* de F. Mendelssohn, sous la direction de M. E. Christ, avec le concours de M^{les} Cl. Wyss et M. Jaeger, de MM. Hürlimann et Dr Piet Deutsch.

30 mars. — Le VI^e et dernier concert d'abonnement de Berne était en majeure partie consacré à la musique française contemporaine : Vincent d'Indy, *Symphonie sur un thème cévenol* (avec piano), et P. Dukas, *L'apprenti sorcier*. Grand succès pour la cantatrice, M^{me} Anna Kämpfer qui remplaça au pied levé M. Vernon d'Arnalle et ne le fit point regretter. Mais ce concert était surtout un concert d'adieux de M. Karl Munzinger que les auditeurs acclamèrent dès son arrivée au pupitre. « Vos chaleureux applaudissements — dit alors le musicien qui est sur le point de prendre sa retraite — me prouvent que vous voulez me faire des adieux ; ils me prouvent aussi que vous avez été contents de moi et que vous me remerciez. Moi aussi, je vous remercie de m'avoir supporté aussi longtemps. Mais avant de partir je voudrais vous mettre quelque chose sur le cœur. Les directeurs changent, ils vont et ils viennent, un bon est généralement suivi d'un meilleur ; mais ce qui reste c'est l'orchestre. Et notre ville est bien loin de s'occuper de celui-ci comme il le faudrait. Nous sommes, il est vrai, dans une période de transformations qui ont déjà porté quelques fruits ; mais tout n'est pas encore comme cela devrait être. Il faut améliorer l'orchestre, autrement dit il faut payer mieux ses membres et trouver moyen de mettre à la retraite ceux d'entre eux qui sont trop âgés pour continuer à remplir leurs fonctions. C'est cela que je tenais à vous dire. Quant à moi je compte rester à Berne et je ne songe pas encore à mourir. C'est pourquoi je vous dis non pas adieu, mais au revoir ! »

2 avril. — Le « Männerchor » de Berne chante, sous la direction très appréciée de M. E. Henzmann, des chœurs de H. Kaun, H. Hutter et Math. Neumann, entre lesquels on entend la grande voix de M^{me} Alice Guszalewicz, de l'Opéra de Cologne.

La Musique à l'Etranger.

ALLEMAGNE

Je me souviens de mon indignation contre Weingartner, il y a quelques années, en lisant un article où il déclarait infaillible le jugement de la foule (*Die Musik* XIV, 7.). Aujourd'hui je me suis tout à fait rangé à cet avis. Une salle qui vibre à raison contre toutes les ergoteries des spécialistes ; l'impression naïve des gens de goût, si on lui laissait voix au chapitre, nous renseignerait mieux que toutes les discussions techniques sur la valeur positive d'une œuvre d'art. Le malheur veut que le public se laisse de plus en plus intimider dans son opinion et mette sa confiance dans les explications de ceux que des titres semblent autoriser à parler parce qu'ils savent les secrets de l'office et de la cuisine, mais qui, par métier, ne sont plus aptes à sentir rien, à jouir de rien avec simplicité. C'est là aussi un des bienfaits de l'instruction obligatoire. Il faut lui attribuer en partie la confusion moderne dans les arts et la difficulté, pour les œuvres contemporaines, de prendre leur rang véritable. Mais aujourd'hui comme à toutes les époques, et dans tous les domaines, il n'y a que deux espèces d'œuvres, qui remportent deux sortes de succès : celles qui arrivent à la consécration publique après avoir chèrement conquises leur célébrité, et celles que leur renommée précède, portée par les suffrages des connaisseurs ; en un mot celles qui s'imposent et celles que l'on impose. Les unes surgissent, solitaires, et frappent par la spontanéité de leur expression ; les autres éclosent au sein des cénacles et magnifient les formules de l'enseignement. Les premières sont sûres de leur lendemain ; les secondes se parent de glorioles mondaines momentanées ; celles-là sont les œuvres du génie, à différents degrés d'ailleurs ; celles-ci sont, avec toutes les nuances imaginables, la production du talent et du savoir-faire. A notre époque on classera dans la première catégorie les Berlioz, les Brückner, les Mahler ; dans la deuxième les Brahms, les Saint-Saëns, les Richard Strauss. (Si ce nom étonne ici, il faut se rappeler la marche très progressive de ce compositeur, d'abord schumannien, puis brahmine, ensuite wagnériste et qui n'a d'outrancier que ses moyens d'expression). Il faut ranger encore avec ces derniers les excellents musiciens d'ordre secondaire qui ont une spéciale perspicacité pour s'emparer de la formule neuve du génie pendant que celui-ci est encore contesté ; ils profitent de la vogue pressentie que la critique retient le public d'accorder d'instinct au novateur, mais la formule demeure inerte entre leurs doigts.

Un parfait échantillon de ces œuvres qui n'atteignent pas à la réputation dont on les bombarde, c'est la symphonie *Gloria* de Jean-Louis Nicodé. Elle se présente avec un grand appareil, elle raconte les espoirs et les déboires de son auteur, non sans conclusion philosophique et même mystique ; elle a besoin de tout un livret qui en commente les six